

" La Cerisaie " déménage à Anvers

Loin de toute nostalgie, les Belges du tg STAN transmettent toute leur jeunesse et leur vivacité au texte d'Anton Tchekhov

Tchekhov (1860-1904) nous a accompagnés tout au long de cette année d'attentats et de deuil. C'est même à lui qu'a fait appel le président de la République, François Hollande, lors de son hommage aux victimes des attaques du 13 novembre, quand il a dit qu'il fallait " *enterrer les morts et réparer les vivants* " – la phrase est extraite de *Platonov*, la première pièce de l'auteur russe, écrite à 18 ans.

Tchekhov n'a pas son pareil pour " *réparer les vivants* ", et il a été là, de bout en bout, à travers la programmation du Théâtre de la Colline, à Paris, qui s'est ouverte, en janvier, au moment des attentats, par le *Platonov* signé par la compagnie Les Possédés, et qui se clôt, aujourd'hui, par *La Cerisaie* jouée par la bande du tg STAN.

D'un Tchekhov à l'autre, de sa première pièce, qui contient toutes les autres, à sa dernière, testamentaire, toute une année blessée, où nous avons pu mesurer à quel point le monde auquel nous appartenons n'en finit plus de finir, et l'énorme sentiment de perte qui s'ensuit.

Et voilà, justement, de quoi parle *La Cerisaie*, de cette perte, et de la vie qui continue malgré tout. Et voilà de quoi parle, particulièrement, cette *Cerisaie*-là, qui n'est pas une *Cerisaie* de maître, comme ont pu l'être celle de Peter Stein ou, plus récemment, en 2014, celle de Lev Dodine. Et pour cause, puisque les Belges du tg STAN se sont justement construits contre les maîtres, dans la volonté revendiquée d'un groupe d'acteurs de s'emparer directement des textes.

Mais c'est une *Cerisaie* pleine de charme, de vivacité et de jeunesse : un spectacle qui déménage, à tous les sens du terme. Un peu de bric et de broc, à l'image du décor léger et mobile. Une *Cerisaie* venue de l'avant-garde artistique anversoise, avec sa musique et son style vestimentaire, et jouée en français avec l'accent belge.

Monde du tourisme et du loisir

Il faut l'aimer pour ce qu'il est, ce spectacle qui nous parle d'autant plus de nous aujourd'hui que Jolente De Keersmaecker et Frank Vercruyssen, les deux membres de la troupe à l'œuvre sur cette création, se sont entourés de jeunes acteurs – et surtout d'actrices – dotés de fortes personnalités, empoignant la pièce avec l'état d'esprit et d'âme qui est le leur.

Voilà Lioubov Andreevna, la propriétaire de ce vaste domaine qu'est *La Cerisaie*, où elle est née et où son petit garçon s'est noyé, quelques années auparavant. Aujourd'hui, La

Cerisaie est en vente. Lioubov, ruinée par une vie où elle a dépensé – et s'est dépensée – sans compter, n'a plus les moyens de l'entretenir. On le sait, Lopakhine, le fils de paysan, le petit-fils de serf, le nouveau riche, achètera le domaine, et fera abattre les arbres un par un pour construire des isbas pour les estivants, cette nouvelle espèce humaine, symbole d'un monde du tourisme et du loisir.

Dignité, humanité

Lioubov Andreevna est jouée de manière crépitante et, de prime abord, un peu surprenante par Jolente De Keersmaecker, dans cette *Cerisaie* qui, en déployant la dimension comique et absurde de la pièce, creuse d'autant plus le sentiment du vide et de la perte, mais aussi l'énergie de survie et de résistance des personnages. Car, et c'est une des belles réussites de cette mise en scène, jamais Lioubov ne perd sa dignité, son humanité et sa vivacité au milieu de ses échecs – social, financier, amoureux...

Alors que Lopakhine, celui qui a gagné, celui qui entre dans le nouveau monde avec les armes nécessaires pour y pénétrer en vainqueur, semble étrangement effacé et terne, tel que le joue Frank Vercruyssen. Comme si sa réussite avait un goût amer, pour celui qui sait que ne lui a pas été donné ce bien immatériel et précieux entre tous : la culture, au sens le plus profond du terme.

Ainsi va cette *Cerisaie*, qui offre également une scène de bal superbe et inédite, hypnotique comme une soirée techno anversoise. Et ainsi va ce beau spectacle qui raconte que la vie continue, à l'image d'Ania, la fille de Lioubov, quand elle se réjouit qu'" *un nouveau monde commence* ", sans regret pour la perte du domaine, et pour cette existence où sa famille a régné du côté des maîtres.

La pièce nous dit, alors, que c'est bien la jeunesse qui, toujours, invente un nouveau monde, quoi que les générations précédentes puissent penser de cet univers à venir. La nostalgie, la fameuse nostalgie tchékhovienne, n'est plus ce qu'elle était, et pour cause : elle n'a jamais été une création de Tchekhov, cet auteur du diagnostic et du constat, mais un cliché formé après coup par toute une histoire de la mise en scène.

fabienne darge